

ALIÉNOR CORNUDET

L'ÉTERNEL ENFANT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

CHARLES CORNUDET
CYRIL CORNUDET
LOUIS-MARIE CORNUDET
YVES CORNUDET
CHRISTELLE DUC

MORJANE HACHIM
ARMELLE MIALARET
PIERRE ET CLOTILDE MIALARET
VANESSA MOULIN
LAURENT PROT

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN : 978-2-37916-570-2

Dépôt légal : janvier 2021

Chapitre 1

C'est quand même fascinant un humain qui parle. Un Homme qui parle c'est, évidemment, et avant tout, des lèvres. Des lèvres qui soufflent des mots venteux qui éclatent dans les airs. Et ça fait des légers « pop », comme une bulle de savon qui disparaîtrait au toucher d'une branche de sapin. Des lèvres qui murmurent, hurlent, disent, susurrent, crachent ou caressent. Des lèvres qui s'ouvrent au gré des phrases, laissant s'échapper presque malgré elles la volupté des mots. Des lèvres qui sourient aussi, qui pleurent, ou qui ne veulent rien dire. Mais enfin, des lèvres ravissantes et touchantes qui ont une signification : celle des lettres qu'elles créent. Il y a quelque chose d'extrêmement touchant à voir, des lèvres qui aspirent de l'air pour redonner des mots.

Mais un humain qui parle, c'est aussi des yeux. Des yeux qui veulent tout et rien dire. Les yeux sont les reflets de l'âme direz-vous, certes, mais pas seulement. En tout cas, ici, ce sont des yeux qui virevoltent au gré des discours. Tantôt sautant sur les objets alentour, tantôt caressant leurs interlocuteurs, ils se veulent timides ou sensuels. D'une beauté extravagante, les yeux sont de terribles rapaces : ils attrapent tout ce qui leur tombe sous la main (comique) et le scrutent, jusqu'à en comprendre les plus sombres secrets. Un œil expert peut s'agripper à une table, et voir en elle le reflet d'une révolution passée. Un œil, enfin, c'est un petit bijou qui accompagne les mots de sentiments légers.

Mais un humain qui parle, c'est aussi un visage. Un visage peinturluré d'un nez, de deux oreilles, d'un front et d'une multitude de cheveux, fins filaments enserrant une boîte crânienne. Un visage qui séduit, qui repousse, qui laisse perplexe, qui interroge. Un Homme qui parle c'est un visage qui s'anime, qui prend vie, qui rit, peut-être. Un visage, c'est toute une histoire. Un livre qui s'écroule de bonheur sur un sol resplendissant. C'est ça un Homme qui parle, c'est un visage qui, même s'il pleure, rit.

Mais un humain qui parle, c'est aussi un cou, des épaules et des bras. Trois entités qui se meuvent dans une danse synchronique. Ce sont des muscles et des os qui lancent un cou vers la droite, un bras vers la gauche et une épaule vers le devant, pour donner à l'Homme qui parle une position comique particulièrement incongrue. Et c'est amusant, un Homme qui parle et qui fait de singuliers mouvements ! Mais ces mouvements, la plupart du temps infimes, signifient beaucoup. Pauvres petits mouvements oubliés... L'Homme qui parle ne se rend pas compte que, vous aussi, vous parlez.

Un humain qui parle, c'est pourquoi c'est aussi un ventre. Un ventre qui peut gargouiller, se tordre, enfler, respirer, mourir, souffrir, aimer. Un ventre, c'est un invisible bout de chair qui se laisse porter. Il respire plus ou moins rapidement, dans une cadence si peu distincte. La musique du temps est invisible.

Un humain qui parle, c'est aussi des jambes et des pieds, deux parties du corps qui se tordent, s'ouvrent ou se ferment au gré des sentiments. L'on peut marcher droit, de travers, avec les pieds en dedans, en trébuchant ou, au contraire, en gardant nos jambes insupportablement horizontales. C'est amusant, un Homme qui parle, finalement.

Mais, pour finir, un Humain qui parle, c'est avant tout un *corps* qui parle. Ce sont des mouvements cadencés qui battent la mesure. Ce sont des tressaillements de dégoût, des apaisements, des sursautements de bonheur, des abaissements de désespoir. Un corps qui parle, c'est un corps qui est plus important que la parole elle-même. Car un corps qui parle, c'est un corps qui ne sait pas mentir. Un humain qui parle ne fait qu'essayer de combler des vides. Un Homme qui parle, c'est un Homme qui vit.

Enri notait tout cela dans son cerveau en ébullition. Fasciné par son employé, il sentait son cœur palpiter d'excitation. Un Homme, qui parle, c'est magnifique ! Stoïque pourtant, son nez frémissait d'admiration pour tout ce qu'il découvrait en le scrutant. « Comme il est beau ! » s'émerveillait-il candidement, « comme l'Homme est fascinant ! ». Ses pensées gloussaient de bonheur, ses pupilles se dilataient sous l'émotion d'un être qui en observe un autre, sa poitrine se gonflait de félicité. Il était si admiratif, si ému que ça en devenait touchant.

Un humain qui pleure d'en admirer un autre, c'est encore plus fascinant.

Les sens d'Enri s'étaient ankylosés pour ne lui laisser que la vue. Scrupuleusement, il attrapait les sentiments d'un autre. Délicatement, il les étudiait. Fébrilement, il en rougissait. Lire l'autre, le comprendre, tout le monde ne peut le faire. Et alors que la librairie se remplissait petit à petit sous l'aurore rougeoyante, Enri sentait s'échapper de son cœur des larmes de fascination.

Ne tenant plus, il posa sa main contre une étagère. Sa tête devenait lourde, et sa vue, trop lourdement sollicitée, faiblissait comme les derniers tressautements d'une voiture déchargée. Il tremblait, et ses tremblements le poussèrent à s'asseoir.

Il s'étala sur le sol.

Sous l'impact de son corps contre la bibliothèque, un livre tomba sur sa tête, rebondit, et vint finalement s'écraser sur le sol dans un bruit mat.

Une cliente pouffa avant de se détourner. Deux autres hommes se jetèrent un regard de connivence, moqueur. Mais Enri n'en avait que faire. Ils ne comprenaient pas, ces pauvres enfants. Ils avaient beau caresser de leurs doigts fébriles les reliures sacrées des livres, ils ne pouvaient comprendre ce sentiment de plénitude que ressentait le jeune homme, allongé tel un ivrogne, sur un sol respectable. Il avait lu, lui aussi. Il avait lu, mais pas un

livre : un Homme. Et un Homme qui parle, il l'avait déjà mainte et mainte fois répété, c'est fascinant.

Alors qu'une dame hautaine s'insurgeait de sa présence alcoolisée, hurlant et trépigant au scandale – la pauvre ne savait pas qu'elle se trouvait dans la librairie d'un original –, lui se mit à ressasser ce qu'il avait lu. Oh, dieu ! Comme c'est beau !

Douce plénitude de l'humain qui comprend.

Je me désintéressai finalement de Melchior et de son interlocuteur, et m'approchai – en me relevant auparavant – de *Madame* qui me méprisait en trépigant.

— Puis-je vous aider ? lui lançai-je.

— Non. Merci. J'attends un employé de la librairie. Vous êtes gentil.

Quelle voix aiguë, sèche et hautaine ! Quelle hypocrisie !

— Je serai donc contraint de me retirer... Je n'en suis que le propriétaire.

Je la vis s'étouffer de mon sourire narquois. Sincère amusement de la vengeance. Elle avala sa salive de travers, ses yeux sortirent de leurs orbites, sa peau macabrement pâle s'effaça. Elle se reprit bien vite. Montrer son erreur ? Impensable.

— Bien. Très bien. Vous auriez dû me le dire plus tôt. Je n'aurais pas cherché en vain à travers vos rayons, fit son nez en se retroussant.

S'il y a bien une chose que j'ai retenue au fil des années, c'est que les Grands ont toujours raison, même quand ils ont tort. Cela ne sert à rien de chercher à les contredire, ce serait vain et désespérant. Je m'inclinai donc avec galanterie. En grand gentilhomme, je m'enquis de sa quête. Nous bavardâmes à ce sujet. Ce fut, je dois dire, très constructif : Madame voulait un livre de philosophie pour son petit-fils, M^{onsieur} Stanislas-Valéry. Elle cherchait à lui donner le goût des grands penseurs de notre monde. Assidue, elle exprimait une envie si extraordinaire de voir M^{onsieur} devenir un petit génie, que ça en devenait comique.

Je déambulai donc dans l'ensemble de la librairie (elle, suivant mes traces). Je me trompai, par inadvertance, de chemin, et nous reprîmes notre étrange voyage. Le magasin, n'étant pas si grand, nous eûmes tôt fait d'en faire le tour. Avant qu'elle ne comprenne qu'elle venait de vivre une simple visite de courtoisie, nous étions de retour sur notre lieu de départ. Je m'appuyai contre les étagères, en lui montrant du menton les livres philosophiques.

— Tout est ici, Mad^{ame}.

Je réalisai alors qu'elle n'avait pas plus de connaissances philosophiques que le commun des mortels. Elle savait ce que tout le monde connaissait vaguement ; ne citait Sartre ou Épicure que de la plus effroyable des manières. C'en était désespérant. Et moi qui, jusqu'à présent, lui lançai à corps perdu des citations qui n'avaient pas plus de sens, pour elle, que le mot « calembredaine ». J'en aurais pleuré... si je ne m'étais pas rappelé le fatigant trajet que je venais de lui faire endurer. Doux goût de la méchanceté gratuite.

Venant moi-même d'un de ces pédants milieux, j'eus pitié d'elle et lui conseillai, finalement, d'offrir à son cher Pierre-Henri...

— Pas Pierre-Henri, enfin ! C'est incroyable ! Stanislas-Valéry.

D'offrir donc à son cher Stanislas-Marie...

— Vous êtes d'une prétention jeune-homme... Je vous l'ai dit, et je vous le répète : Stanislas-Valéry.

D'offrir donc à son cher *petit-fils* (son ton méprisant m'irritait), le célèbre *Le monde de Sophie* de Jostein Gaarder. Cela permettrait à l'adorable enfant d'être initié à la philosophie (la vraie), sans qu'il n'ait à faire face à des textes que son cerveau ne comprendrait pas.

Elle prit avec dégoût le livre de mes mains, paya, et sortit en claquant la porte exacerbée. Plusieurs lecteurs, venus pour lire et non pour acheter, sursautèrent. Lire envoie les humains au bout du monde, tant et si bien qu'ils en oublient la réalité. Elle venait de se rappeler férocement à eux.

Enri se désintéressa bien vite du remue-ménage créé par sa cliente : un être bien différent avait attiré son regard. Elle était apparue.

Elle se tenait devant la porte laissée entrouverte, les pieds en dedans, la tête rentrée entre ses épaules, ses mains s'agrippant désespérément à un parapluie cassé. Ses vêtements trempés collaient à son corps gracile, tandis que ses longs cheveux de jais coulaient le long de ses joues. Elle hoquetait encore effrayée : elle s'était laissée surprendre par la foudre. Dehors, l'orage grondait avec plus de virulence encore. Hagarde, la jeune femme leva ses yeux brillants vers Melchior et son interlocuteur (qui s'était-tu à son entrée), puis vers les lecteurs qui, à leur tour, l'observaient abasourdis.

« Quel cliché ! » pensa Enri, dégoûté. « Et bien sûr, lorsque nos pupilles se rencontreront, nous tomberons follement amoureux l'un de l'autre. Abominables situations qui n'arrivent que dans les histoires. C'est rebutant. »

Je marchai donc vers elle avec assurance, provoquant le destin et ces histoires ridicules (écrites par des êtres tout aussi affligeants). Je m'élançai, les épaules droites, le corps en avant, les jambes sûres. J'avais emprunté cette démarche à celle des *bad boys* comiques de films romantiques (à vous rendre malade). Je pris un air arrogant. Je m'approchai d'elle, arborant un sourire dévastateur, et un regard de tombeur. (Une belle comédie, je vous l'avoue.)

— Votre père est un voleur mademoiselle, il a volé toutes les étoiles du ciel pour les mettre dans vos yeux, lui lançai-je avec fougue.

J'agrémentai ma tirade d'un clin d'œil complice qui la fit rougir violemment. Gênée, elle tenta de m'éviter. Elle fit un pas vers la gauche – je vins me placer en face d'elle – elle se décala – je fis de même – elle voulut avancer – je me reculai cette fois. Je la vis avaler confusément sa salive, ses yeux s'embruèrent, sa bouche si rose et candide se tordit. Pauvre enfant à qui je fis si peur.

J'eus pitié d'elle et de son innocence. Lorsque Melchior me vit reprendre mon allure de coutume, il se remit à parler avec force coups de bras et mimiques répétitives à son interlocuteur. Les lecteurs, quant à eux, étaient vite revenus à leurs ouvrages.

— Je vous demande pardon... un pari... avec un ami... je suis sincèrement désolé... je ne voulais en aucun cas vous blesser... Vous savez ce que c'est, ces paris idiots que l'on fait tout le temps, sans même protester ? Comment vous sentez-vous ? Êtes-vous venue dans le but de nourrir votre bibliothèque ?

Je mentais, évidemment. Et elle le sentait.

Elle tremblait. Ses membres étaient secoués de frissons continuels et cadencés. Elle avait peur, si peur. De sa peau devenue translucide se dégageait cette odeur, si significative, des affaiblis par la terreur. Poupée horrifiée qui levait vers moi son visage déchiré. Ses si belles prunelles automnales appelaient. Qui ? Comment aurais-je pu le savoir ?

Pas moi, en tout cas.

J'essayai alors de me rapprocher de cette créature toute menue dans ses larges vêtements. Elle fit un bond en arrière, se heurta à une étagère, glapit. Elle ravala sa salive. Melchior et son interlocuteur me regardèrent. Je croisai brutalement le regard accusateur de cet homme pâle. Je me retournai vers la jeune créature.

Quelle enfant ! Quelle pitié ! Comme j'aurais voulu la prendre par les épaules avec violence, pour la secouer, la secouer, la secouer jusqu'à ce que mes doigts s'impriment dans sa chair déchirée ! Réveille-toi ! aurais-je voulu lui hurler en la giflant avec hargne. Pourquoi se laissait-elle faire ? Pourquoi avait-elle si peur ? Qu'aurait-elle donc fait si j'avais réellement été celui qui, pour quelques minutes seulement, j'avais prétendu être ?

Elle serait morte, tuée par sa terreur.

Pauvre petite perle, si frêle, et fragile. Là, alors qu'elle tenait son sac à main serré contre son cœur, je l'aurais embrassée. Légère, si légère feuille morte et craquelée, qui va, et vient, et vole, et virevolte, jusqu'à se poser, délicatement, sur le sol, dans un doux silence ouaté.

Elle pleura. Voilà. Doux cocon brisé, éclaté par la méchanceté des Hommes, assassiné par leur cruauté, fragile épine qu'un doigt a coupée. Je l'aurais aimée. Je l'aurais embrassée. Je l'aurais idolâtrée. Elle serait venue se coucher au creux de mes bras. Je l'aurais protégée du monde et de ses réalités.

Mais, alors que je m'imaginai, tantôt la secouant, tantôt la caressant, un étrange sentiment se faufila en mon cœur.

Je titubai. Qu'était-ce donc ? Ce vide ! J'étais et, brusquement, je n'étais plus rien. J'étouffai. Je desserrai brutalement le nœud de ma cravate, la jetai par terre. La jeune femme s'enfuit en courant. Les lecteurs commençaient à me scruter étrangement. Melchior même semblait s'inquiéter de plus en plus. Et moi, moi je les voyais dans un tourbillon de couleurs picturales, sorte d'image floutée et lourde, qui vous gonfle le cerveau et écrase vos yeux. Tout semblait tourner autour de moi. Étrange sensation de manège stable. Que se passait-il ? Ce sentiment, ce sentiment si oppressant que je ressentis soudain, que signifiait-il ? Était-ce donc ça, la vie ? Un vide continu et sans raison apparente ? Et ces questions, ces questions qui m'assaillaient, moi qui les

croyais parties ! « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? ». Et c'était comme une atroce litanie qui m'enterrait, de la terre que l'on jetait sur mon cadavre résistant à la mort. « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

Oui. Non. Je ne sentais plus rien. Les sons mêmes commençaient à me faire défaut. J'ai mal au crâne, éteignez la musique ! C'est quoi tout ce bruit ? Merde !

Mais il n'y a pas de musique Enri. Il n'y a pas de bruit. Il y a juste toi. Tu te balances en grimaçant. Les lecteurs sont partis. Melchior est seul auprès de toi.

Je souffrais. Je n'étais qu'un misérable être au sein d'un infini de silence et de vide. Comme j'avais mal. Des millions de lances acérées me transperçaient de toute part. Le sang coulait à flots. Rebutante image d'un corps se vidant de son eau. Je gémissais. Je sentais la sueur perler à mon front, la chaleur qui montait, et je ne savais plus marcher. Un pied... devant l'autre. L'autre pied... devant l'un. Et comme ça... de droite... à gauche... Non. Vers l'avant... vers l'avant vous dis-je... toujours vers l'avant... Oups, des livres, en quantités, qui s'écrasent sur mon crâne. Ai-je cassé le meuble ? J'ai mal. Le bruit. Mais faites taire ces trompettes ! Ce n'est pas un concert ici ! Je n'ai jamais aimé la trompette. C'est laid. Je perds tout. Tous mes moyens disparaissent petit à petit. Quelle violence ! Pourquoi m'arrachez-vous mes sens ?!

Oh questions de malheur ! Pourquoi revenez-vous, moi qui vous pensais anéanties, encore plus hargneuses qu'auparavant. Voulez-vous ma mort ? Silence, silence ! Je ne veux qu'une chose : paix. Oh, je vous en prie ! Laissez-moi ne plus penser. Assez de ces questions enfantines qui m'assaillent ! Assez ! M'entendez-vous ? Je veux vivre, vivre comme un autre, vivre comme un imbécile, ne plus réfléchir ! Quel désespoir que de penser, que de s'étonner. Pourquoi cela m'est-il impossible ? Ne puis-je donc pas réussir à n'être qu'un idiot ?

Oh, qu'ai-je fait pour comprendre que je ne suis rien ?! Poids qui s'abat sur moi pour me détruire. Je me meurs.

Chapitre 2

Le lendemain, il se leva avec précaution de son lit. Après l'étrange sensation de tomber dans le néant qui l'avait assailli hier... Il scrutait le monde avec des yeux plus perplexes qu'auparavant.

Incompréhension d'une âme qui avait entraperçu la réalité.

Alors que je commençais à me diriger vers ma cuisine, j'hésitai. Que s'était-il passé ? Les images qu'il me restait de la veille étaient floues, désordonnées, et me donnaient un mal de crâne inimaginable. Je ne comprenais pas, et lorsque je cherchais à comprendre, tout s'embrouillait. J'en venais même à, pour une minute épuisante, ne plus savoir qui j'étais et ce que j'étais censé faire.

Il fallait que je me reprenne. Assurément.

Ce n'était que fatigue passagère. Tout était oublié.

Et effectivement, j'avais bel et bien tout oublié. Plus j'avancais dans le temps, plus les péripéties qui s'étaient abattues sur moi me paraissaient lointaines. Vagues songes, rêves perdus, les images vacillaient jusqu'à ne devenir qu'une plaque noire et informe qui ne disait rien et ne voulait rien dire. Une étrange et nouvelle sensation s'emparait de moi. Tout se déroulait à la manière d'un rêve : le réveil, les souvenirs et l'oubli. Mais je n'avais pas rêvé. J'avais vécu.

Mes manigances théâtrales ? Oubliées. La jeune femme désespérée ? Oubliée. Oublié. Ne persistait que ce néant qui m'avait étranglé. Il me giflait encore avec hargne. Qui étais-je ? Qu'étais-je devenu ? Pourquoi avais-je perdu ces bribes de douleurs qui m'avaient ouvert les yeux ? Mais désirais-je réellement les retrouver ?

— Melchior, tu veux m'apporter un verre d'eau ?

En un clin d'œil, je m'étais téléporté. Miracle ? Non, simple oubli de l'esprit qui, lorsqu'il réfléchit trop, agit par mimétisme de sorte que, comme à mon habitude, je m'étais rendu sans le vouloir à mon lieu de travail.

Melchior, à mon appel, se leva avec précipitation. Il courut vers le vestiaire, enclencha le robinet, remplit un verre de cette eau fraîche et translucide, puis vint me l'apporter, sourire aux lèvres, sueur au front tant sa précipitation était grande.

— Merci.

À mon signe, il retourna s'asseoir à son bureau, tantôt répertoriant les livres, tantôt aidant un lecteur assidu. Le métier de libraire n'est pas un métier tranquille.